

**Samuel Archibald, Marie-Claire Blais, Stéphanie Bernier,
Sophie Drouin et Josée Vincent**

Maïté Snauwaert

Numéro 153, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71165ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Snauwaert, M. (2014). Compte rendu de [Samuel Archibald, Marie-Claire Blais, Stéphanie Bernier, Sophie Drouin et Josée Vincent]. *Lettres québécoises*, (153), 59–60.

☆☆☆ ½

SAMUEL ARCHIBALD

Le sel de la terre. Confessions d'un enfant de la classe moyenne

Montréal, Atelier 10, coll. « Documents », 2013, 88 p., 9,95 \$.

Un autoportrait collectif

Un texte à la fois documentaire et autobiographique qui examine les petits travers et les grandes contradictions de cette vaste classe indistincte et pourtant majoritaire que constitue la classe moyenne au Québec.

Le bref essai de Samuel Archibald est le troisième titre de la collection « Documents » créée par l'équipe du magazine *Nouveau Projet. Idées, récits et modes d'emploi pour le 21^e siècle* chez l'éditeur Atelier 10. C'est une jolie collection, avec une couverture et des pages d'intertitres en couleurs, des dessins d'illustration. La collection réfléchit les enjeux actuels de la société québécoise : ses deux premiers titres traitaient des inégalités sociales et du mouvement de contestation de 2012, son dernier titre paru porte sur les ambiguïtés de la maternité contemporaine.

L'essai est une variante — sur le mode mineur ou plutôt : moyen — de la *Confession d'un enfant du siècle* que proposait Alfred de Musset en 1836. Les sept confessions, ici plurielles, alternent avec six essais documentés dont trois s'interrogent sur « les valeurs de la classe moyenne ». Les « confessions » servent ainsi de brefs incipits aux parties, d'anecdotes initiales voire d'*exempla*, pour ancrer le propos dans un point de vue situé, qui ne prétend pas s'exclure de ce dont il parle mais, au contraire, s'y engage comme partie prenante. Les essais restent ainsi personnels, entrelacent les souvenirs de l'auteur à des données sociologiques, des anecdotes illustratives et des remarques d'ordre politique, dans une alternance d'impressions subjectives et de données chiffrées.

Une voix contemporaine et héritière

La voix de l'auteur se fait entendre dans une langue québécoise assumée, avec ses anglicismes et ses familiarités orales. L'essai s'assume ainsi, même si son auteur est universitaire, comme un texte en prise avec son temps et la société dont il parle, issu de la culture populaire autant que du fond de catholicisme qui sous-tend la culture québécoise : il tire son titre aussi bien de *L'Évangile selon Matthieu* que de la chanson éponyme des Rolling Stones, tous deux cités en exergue du premier essai. Cette étude informée dans une langue décomplexée et vivante suscite une lecture particulièrement fluide et agréable. C'est une lecture de poche plutôt que de chevet, mais qui, répondant au mandat de la collection, donne justement envie de lire, même dans l'urgence de nos agendas occupés.

Une autre dimension justifie son sous-titre, et c'est celle du point de vue de l'enfant de cette société, héritier à travers les générations précédentes de valeurs contradictoires. Les récits qui ancrent biographiquement la réflexion s'appuient sur la philosophie de vie des deux grands-pères salariés de l'Alcan, et son contraste avec la vision de la réussite sociale développée par la génération des parents. Celle-ci a fait partie de la naissance de la classe moyenne, tandis que ceux-là en constituent, jusqu'à aujourd'hui, de par leur mode de vie simple et moins matérialiste, la critique. C'est ainsi à une critique de l'intérieur de la classe moyenne que se livre Samuel



SAMUEL ARCHIBALD

Archibald, non sans reconnaître la part qu'il prend dans sa perpétuation.

Un déterminisme consenti

Ce portrait de classe commence par la mise au jour d'un singulier qui devrait être un pluriel. « La » classe moyenne, en effet, est constituée de multiples strates de population dont les revenus s'étalent « de 19 900 \$ à 112 050 \$ par année » (p. 24), ce que l'auteur décrit joliment comme « un seul masque placé sur mille visages » (p. 24). Il montre qu'il s'agit d'une classe apolitique, sans sujet collectif comme « le peuple » en possédait un lorsqu'il s'agissait de défendre des intérêts ouvriers. Plutôt, cette classe est celle des consommateurs, toujours préoccupée de gagner plus pour dépenser plus, comme si cette dépense possible était le garant d'une bonne vie. Le point de vue d'Archibald consiste à révéler cette contradiction entre un désir profond de sécurité et le sentiment que celle-ci est due, et un mode de vie à crédit qui mine de l'intérieur cette possibilité. Tout en étant sévère sur l'indifférence de la classe la plus privilégiée et les malversations de la classe politique, c'est bien à ses concitoyens qu'il s'adresse, à ceux qui forment avec lui cette classe apathique qui fait régner l'idéal acquis de la société de consommation.

Il termine ainsi en mettant de l'avant une autre frange de population qui échappe à ce déterminisme consenti : « Plusieurs ont juste un sens commun un peu différent du gros bon sens qui s'énonce aujourd'hui sur toutes les tribunes. [...] Ils ont tout ce dont ils ont besoin, même s'ils se passent de certaines choses. » (p. 80) Non gouvernée par l'argent, cette classe marginale n'est ni riche ni pauvre, mais agie par une éthique qui lui permet de retrouver la notion de choix. Ses tenants dépensent moins, consomment moins, polluent moins que la classe moyenne. Leur économie au sens fort s'appuie sur un recyclage du monde plutôt que sur sa reproduction à outrance. « Ils ne portent pas encore de nom, et pourtant ils existent. Et c'est eux le sel de la terre, désormais. » (p. 80)





MARIE-CLAIRE BLAIS

☆☆☆

MARIE-CLAIRE BLAIS

Passages américains

Montréal, Boréal, coll. « Liberté grande », 2012, 104 p., 17,95 \$.

Rétrospective d'une rébellion

À l'heure où l'on commémore le cinquantenaire de l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, un essai écrit dans la langue du roman pour se souvenir des victimes de la violence sociale et policière aux États-Unis.

Dans les trois essais dont se composent ses *Passages américains*, Marie-Claire Blais commémore et dénonce l'assassinat de Robert Kennedy, de Martin Luther King, de Malcolm X; des quatre étudiants de l'Université Kent en 1970; et de l'emprisonnement abusif, dans le sud des États-Unis, de militants manifestant pour la paix. Ces rappels qui sont un hommage aux années soixante sont loin d'être superflus: l'auteure isole des moments où a été tué l'espoir et montre comment cette absence par lui laissé est devenue notre présent. Pour toujours nous vivons dans un monde amputé des formidables possibilités sociales que représentaient ces figures politiques; dans un monde où la tuerie sur les campus s'est multipliée, même si elle n'est plus, et c'est peut-être plus grave, policière; dans un monde en revanche, il est à espérer, où la ségrégation raciale est en régression.

Le début de l'essai, évocation lyrique et minutée, ralentie, décomposée du moment où meurt Robert Kennedy, appuyée sur les



images médiatiques qui nous en sont parvenues, est bouleversant. On est transporté tout entier dans la succession de ces instants, sans rien perdre de la brièveté d'éclair de ce moment d'Histoire, tout en mesurant la profondeur à long terme de ses conséquences.

Pour la jeunesse d'aujourd'hui

La langue de la fiction, plutôt que celle de l'essai, porte cette dénonciation. Elle décrit, campe des personnages, oppose clairement les bons aux méchants. Elle dramatise au passé simple et à l'imparfait, ou selon un futur d'anticipation qui annonce ce que nous savons déjà. Passé le lyrisme initial, d'une grande beauté, ces modalités apparaissent discutables. Car si le propos est indéniablement d'importance, personne n'aurait le cynisme de ne pas s'y accorder. Or c'est précisément parce que nul ne peut les contredire que ces essais, en quelque sorte, ne font pas problème: ils prêchent à des convaincus.

Il semble donc que Marie-Claire Blais ait écrit un ouvrage pour la jeunesse d'aujourd'hui. Pour lui rappeler les luttes passées, et que ces luttes sont toujours à poursuivre. Pour les inscrire dans une continuité d'Histoire, pour qu'elles ne se laissent pas oublier, car leur jeunesse est celle de leur urgence. C'est pourquoi ce sont les jeunes générations qui les portent, dans leur impatience à voir changer le monde. L'auteure montre que celui-ci ne change pas, et que pourtant il faut continuer à le vouloir, ce monde neuf et transformé, toujours plus juste et plus égalitaire.

☆☆☆

Stéphanie Bernier, Sophie Drouin et Josée Vincent

Le livre comme art. Matérialité et sens

Québec, Éditions Nota bene, coll. « Sciences humaines/Littérature », 2013, 214 p. 25,95 \$.

Le livre vivant

Un livre très soigné sur les formes d'art et les artistes qui accompagnent la fabrication du livre, qui contribuent à sa lisibilité et à sa valeur en tant qu'objet.

Résultat d'un colloque tenu par le Groupe de recherches et d'études sur le livre au Québec à l'Université de Sherbrooke, *Le livre comme art* regroupe des contributions d'universitaires en littérature, édition, histoire de l'art, et de professionnels du livre en reliure, bibliothèque et commissariat d'exposition à Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Les études s'intéressent à l'art du livre sous l'angle interne de la typographie, de l'illustration, de la collaboration poétique ou de la collection éditoriale; sous l'angle externe de la diffusion en galerie et en revue, du rapport au patrimoine. Elles nous font apercevoir d'une façon inédite les œuvres d'Arthur Rimbaud, de Roland Giguère, de Raymond Hains; redécouvrir le manifeste *Refus Global*; aborder dans le travail du plasticien Jacques Villeglé, de la relieuse Simone Benoît Roy ou du poète, dessinateur et éditeur Albert Ferland; ou dans le graphisme de la collection « Poésie » aux Éditions de la courte échelle. À une époque qui ne cesse d'annoncer la fin du livre, cet ouvrage savant aux analyses fines montre toute la vivacité de l'objet imprimé.

